

« Enrique est devenu une sorte de poisson, Ophélie veut le garder. Pareil pour Federico, son copain veut le garder. C'est une grenouille maintenant.

— Une grenouille ? Federico s'est changé en grenouille ? »

Le sentiment du réel n'avait jamais été une chose franchement si importante que cela à mes yeux, et je n'aimais rien tant que la littérature fantastique, les parasciences, l'horoscope – d'ailleurs j'ai vérifié : le signe astrologique des gens n'a aucune influence sur leur espèce à venir puisque Jacob, selon toutes probabilités changé en taureau, était Bélier ; et Dounia, changée en tortue, Capricorne. Rien à voir. Mais Federico en grenouille : après une vie passée à se donner les airs sérieux d'une adulte en phase avec le monde administratif, travaillant pour gagner sa vie, s'exprimant de manière intelligible pour être comprise, j'avoue me sentir spoliée, car j'aurais clairement pu faire n'importe quoi depuis le début et aboutir à la même conclusion consternée : le monde se fout de ma gueule et n'avait de caché dans sa manche qu'un grossier Joker abruti. L'anthropocène ayant pris la forme d'une pandémie de métamorphoses, les humains dont je suis s'étant préparés de bonne foi à un long et raisonné dérèglement du climat, n'ont plus qu'à admettre l'inéluctabilité d'une transformation sans symboles. Federico se contrefoutait des batraciens, je crois même qu'il en avait peur. Et en plus il était Balance.

« On sait à quoi ressemble le nouveau poisson d'Ophélie, dis ? »

Mon père avait renoncé, depuis son divorce, à faire avancer conjointement sa compréhension du monde et la marche de celui-ci ; contrairement à moi, il se sentait spectateur du marasme, désolidarisé des erreurs et du comportement globalement erratique de tout ce qui avait à voir, de près où de loin, avec la société humaine.